

CONSCIENCE ET TRADITION D'OC

FRAGMENTS D'UNE COSMOGONIE (1)

I

A Jean Ballard

On a dit que l'homme était un fou guéri. L'homme d'oc n'est pas plus fou que les autres... Si on lui dit que l'espace forme la mesure de la terre, il répond qu'il est pour les amants la surface du ciel. Le plus clair de sa folie est dans la valeur inépuisable qu'il accorde à la notion d'être.

Tous les sages n'ont donné qu'un sens relatif à cette notion, l'homme d'oc en a fait la notion par excellence, comme si elle était une Méditerranée où tout ce qui existe prît ou restituât de la vie. Cette hérésie intellectuelle se trouve sous toutes les formes de l'imagination occitane : dans la physiologie de Barthez où le tout est antérieur à la partie et enfante à la fois la fonction, l'organe et l'objet ; dans la vie amoureuse où le couple détruit l'individu et n'en laisse survivre que l'image ; dans la poésie qui veut des objets et des faits privilégiés où l'imagination, loin de s'opposer à la pensée, soit le miroir et l'apothéose de la raison ; dans la religion, chez nous sa proche parente où les faits deviennent la langue naturelle d'une race qui pense avec ses paroles et touche en elles, au dire de ses savants, son principe vital.

La notion d'être, dans la pensée d'oc, ne se laisse pas limiter par la définition du sujet, elle l'illimite ; le verbe qui la traduit est le seul qui contienne son sujet et ne soit pas contenu par lui. Etre, c'est, pour l'homme d'oc, ne rien laisser hors de son atteinte ; et, pour si imparfaitement que sa conscience s'en aperçoive, communier à l'existence entière.

(1) Cet article a dû être résumé, cela compromet l'équilibre de certains paragraphes. Le texte sera rétabli dans l'édition en volume.

dont chacun est, selon son degré moral, plus ou moins pénétré.

L'être est donc profond comme la mer, c'est lui qui est le gisement véritable de l'inconscient, non l'individu. Mais puisqu'il est tout entier dans chaque homme qui en est à la fois l'image et le temple, le plus humble de tous, dans le cercle infime de son activité, saurait incarner la perte ou le salut de l'humanité ; et la responsabilité de la conscience individuelle se mesurerait sur l'importance de la création ? De quelle façon, cette notion, si elle est vécue avec profondeur, va-t-elle inspirer nos conceptions et diriger notre conduite ? Le passé, poésie du présent, l'histoire, miroir de l'homme intérieur, l'intégration au réel de tout le concevable et l'instant conçu ailleurs que dans le temps, dans l'amour qui porte le monde dans ses flancs ; l'espace, enfin, dieu de l'absence et nous soufflant que toute distance est le pressentiment d'une élévation...

De cet être inépuisable l'homme n'a qu'un aperçu lointain. Il n'a pas trop de sa vie pour en rendre l'apparence égale à son intuition, de toute son imagination pour saisir l'Être dans son germe qui est l'antagonisme du Bien et du Mal.

Que quelqu'un se propose de réinventer l'antagonisme du Bien et du Mal, c'est, au fond, une prétention assez drôle. Cependant, il y a quelque chose de nouveau dans l'application à ce problème. L'homme d'oc ne l'a pas choisi. Il est au fond de sa pensée qui explore en lui la première défaite de l'être. Il domine une volonté de connaître qui s'est saisie, par une vision rétrograde, de ses facteurs instinctifs.

Le point de vue occitan sur le Bien et le Mal ne propose qu'une légende nouvelle pour renverser des affirmations légendaires. Cependant, la partie réfléchie de la doctrine puise une singulière force de persuasion dans ce coup d'état de l'imagination. *L'antagonisme du Bien et du Mal n'est pas pour l'homme d'oc le produit de la conscience, la conscience est le produit des fatalités qui le soulèvent.* Et ce problème, confondu à celui du Temps et de l'Espace qui forme avec lui la souche de la dualité humaine, est la double interprétation de la notion primitive de chute. Or la chute est contemporaine de la création, elle ne lui est pas consécutive. Ainsi parle la foi, sinon l'histoire.

Comme si nous étions nés d'hier, les mythes orientent notre conduite : nous enfermons le temps dans une vision, l'étendue dans une sensation, le problème du Bien et du Mal s'assimile dans nos pensées au déchirement cosmique qui nous fait ce que nous sommes.

Le royaume du Mal et le royaume du Bien seraient deux

sphères, avec un seul centre dans le cœur de l'homme (1). Si nous voulons représenter cosmographiquement ce point de vue, nous nous hasarderons à réduire dans les quelques lignes ci-dessous des hypothèses fort étonnantes, plus ou moins effacées au fond des mémoires occitanes, mais que la physique moderne autorise à former (2).

Imaginons un univers pourvu d'un centre qui soit également son point le plus dense et que ce point soit la source commune de la lumière et de l'espace.

Imaginons que, par un mouvement analogue à celui qui retourne un sablier, les rapports intérieurs de cette figure géométrique s'inversent, et que ce foyer indivisible, arraché à sa nature lumineuse, s'épanouisse en un nouveau lieu et retire de ses flancs un univers fractionnaire (comme un dieu qui voudrait connaître sa création), qu'outrepassant sa petitesse, ce point très délicat où l'astre de feu avait son centre devienne une vaste sphère dans le monde de la chute, où il a grossi, qu'il s'accroisse intérieurement, formant un bloc où les couches successives de l'astre quitté s'inscrivent comme les années dans le tronc d'un arbre.

Si ce foyer indivisible était de la vie, il serait, dans la chute, encerclé par son propre centre, ainsi la graine que l'on retire de l'épi était prisonnière de la plantule enveloppée autrefois dans son germe : toute l'étendue de la création séparerait cette créature de son foyer originel. Un tel être n'est pas la victime

(1) Nul n'ignore qu'en substituant le mot « infini » au Chaos, Anaximandre a créé la pensée abstraite. On nous excusera d'introduire à l'origine de notre exposé une version purement légendaire de la création du monde telle que semble la sous-entendre une conception prénatale du problème moral. Au-dessous des quelques lignes qui tiennent dans notre article la place de ces innombrables fabulations, introduisons un de ces développements qui donnera une idée des sources cosmiques de la doctrine.

L'homme d'oc imagine volontiers que le centre d'un soleil primitif a formé la graine de l'espace. Sous une forme naïve qui habille d'inventions populaires une catastrophe cosmique, toujours la même, il se représente la Chute comme l'éjection de la partie la plus obscure du noyau solaire et la formation d'un espace nouveau autour de ce fragment sans cesse sollicité de revenir à son point de départ.

Lorsqu'un peu plus loin nous disons que la Chute a « tourné sur elle-même », nous voyons avec l'imagination populaire la parcelle détachée du soleil et les êtres tombés avec elle se poursuivre au terme de la chute dans un mouvement circulaire — celui de la Terre autour de son axe — et rapprocher dans un espace mobile des corps inégalement éloignés de l'origine commune. Ainsi voit-on des coureurs cyclistes tourner côte à côte sur un vélodrome qui totalisent des nombres de tours différents. Seule leur fatigue et leur couche de poussière révèlent la longueur de leur parcours. C'est ce que nous appelons le « taux de minéralisation ».

(2) Les lignes qui suivent doivent être considérées comme la base fort imparfaite d'une théorie qui ne peut trouver place ici. Que l'on s'en tienne à la conclusion que l'espace tel qu'il est naïvement perçu est distinct de l'objet qui l'occupe. « Il n'y a pas de lieu, sinon dans l'esprit ». (Scot Erigène.)

de la chute, il en est le fruit, il en est le signe. Sa raison, s'il est doué de raison, ne s'appliquera pas à des objets sans se démentir et outrepasser ses principes. Rien, dira-t-elle, ne peut être ce qu'il est sans tomber au pouvoir de son contraire.

Ces suppositions ne sont bonnes qu'à jeter un doute sur l'espace tel qu'il est perçu naïvement. Il n'existe en réalité qu'une forme de l'éloignement, celle qui se mesure par rapport au spirituel et apparaît dans la *nature* de l'objet ; est son *attribut*, au lieu d'être son *accident*.

Rien n'est affranchi de la chute et les choses les plus naufragées y sont à un plus haut degré *minéralisées*. Il ne faut pas se laisser abuser par cette étendue réfléchie qui juxtapose dans un espace menteur des êtres séparés par des siècles d'évolution. On dirait que la chute a fini par tourner sur elle-même et qu'elle réunit dans le même cycle des êtres inégalement éloignés du centre originel ; et dont la forme est seule à dénoncer l'indice de minéralisation millénaire. (1)

Les monstres apocalyptiques n'ont pas disparu, ils se sont rapetissés, du moins il nous le semble. Des torrents de lumière et, par conséquent, d'espaces interstellaires se sont refroidis sur la sauterelle, sur le lézard. Sur la carapace du grillon dont le cri brille au fond d'un abîme, sur celle du hanneton, insectes au contact desquels nous nous sentons des êtres si transparents et aériens, retentit l'éloignement formidable qui nous a fait en partie grâce, car c'est seulement ce qu'il y avait de meilleur en nous qui est tombé le plus bas et que nous foulons aux pieds ; ou que nous utilisons parfois, comme l'or, pour notre perte.

Quant à l'espace sensible il est purement fictif ! Nous saisissons avec la main un animal à sang froid, très minéralisé, situé, par conséquent, dans un autre plan de chute que nous. Abusivement, nous évaluons nos dimensions par rapport à lui, ignorant si cet animal est minuscule ou si nous sommes des géants. Ainsi le reflet dans un lac d'un pic inaccessible, voisin dans la vision d'un aigle planant dans la nue, croit effleurer en lui un infiniment petit ; et s'étonnerait, s'il était pourvu d'une conscience, d'y percevoir tant de complexité dans tant de petitesse. L'homme aussi est dans le même miroir que les objets qu'il atteint. Il est toujours à l'horizon de la lumière ; et il est très grand, mais grand comme un sommet vu au fond d'un précipice.

Il n'y a d'étendue réelle que l'indice de chute ; et celui-ci

(1) Voir note précédente.

forme l'attribut d'un objet plus ou moins minéralisé. *L'espace perspectif* est l'image du relèvement comme l'aurore est la vision du jour. Il est le lieu des formes et leur lien avec le ciel, une arène où l'esprit peut fiancer la beauté avec l'étendue lumière et briser ainsi l'échelle métrique en prenant à l'horizon de la vie sensible les dimensions d'un objet privilégié... Celle que l'on aime est toujours une géante.

Le mal est, pour le chrétien, une sorte de court-circuit de la création, il perd le croyant en le faisant douter de tout, même du mal. Les Cathares, eux, disent qu'il y a un Dieu de l'épaisseur, sa forme sans visage nous prend sans nous éveiller. Il est la chute qui se contemple, unissant sur elle son espace et sa densité. Et ce Dieu énorme et plein nous tend dans la matière des pièges à son image.

Même s'il ne se perdait pas lui-même, l'homme serait perdu. C'est la première chose qu'il apprend. Aussi se livre-t-il à sa nature avec une fureur qui ressemble à de l'espoir. On dirait qu'il veut autoriser sa chute et répondre de ses effets. Il n'y a qu'une façon de connaître les maux dont on a été l'objet, c'est d'en provoquer le retour.

Un double Absolu n'est double qu'en ses avenues, il est la forme que l'unité doit prendre dans le monde alternatif d'une conscience pour être saisie dans tout son relief ; le Dieu unique était une divinité de théorème, un Dieu objet, l'Absolu de ceux qui pensent au lieu d'exister. Le double Dieu est le Dieu subjectif, tel qu'il se dévoile à l'incertitude intérieure de l'homme, à sa *subjectivité*. On ne pourra le nier sans tomber en son pouvoir. Condition majeure d'une création éternellement contemporaine et qui enferme une durée dans la contemplation.

Le Double Dieu est le seul Absolu concevable pour un être qui croit au lieu de penser, se voue, du fond de la création dont il est le fruit, non l'objet. *En étant double pour la connaissance qui affirme et nie, Dieu est un pour la foi qui ne connaît que l'affirmation.*

Ce n'est qu'en connaissant le cœur de Dieu que la créature l'introduira au fond de son cœur. Certitude qui attribue à l'être suprême une angoisse pareille à la nôtre. Dieu est en agonie, Dieu souffre. Il est tout ce qu'il n'est pas... Réciprocité de la chute restituant l'unité du cycle divin.

Enfin, nul ne saurait pécher contre la création, ni frauder l'Absolu dont il est le levain. L'âme ne s'affranchit jamais de son origine et elle adhère à son principe dans la vertu

comme dans le crime. La foi, unité de l'homme et de l'éternité, mène les mortels dans le mal comme dans le bien et lève la domination de l'instant qui aveuglerait une pensée retranchée et limitée par son destin physique. Celui qui croit au Double Dieu ne marche pas, il tombe ou il s'élève dans un monde tournant sur lui-même ; assure en lui la continuité de l'illumination parmi les contradictions de la vie morale. Ainsi reluit la vraie nature de l'eau quand elle est connue sous ses deux aspects, dans le nuage et dans la mer.

Le problème du Bien et du Mal est le lien de l'âme et du corps et non un double chemin offrant à la raison une alternative. Il n'est donc qu'une seule subjectivité pour la créature et pour l'univers ? Et, dans un monde qui naît de lui, l'homme peut tout devenir.

Il ne connaît qu'une défense, celle de revenir sur ses pas et de retourner au peu qu'il est. Partout prisonnier d'un Dieu dont son existence est l'affirmation et que, par un effort déchirant, il s'efforce de situer, car il a entrevu dans l'immensité de ce Dieu l'agonie de sa propre personne. L'homme ne se laisse enfermer ni par une action, ni par une idée, l'homme d'oc. Misérable grandeur d'un moi illusoire et qui s'efforce de faire réintégrer à la notion d'être les bornes de la conscience psychologique.

Réussira-t-il à éveiller l'espace au sein de ses pensées, à unir l'univers et la personne dans la réalité du salut ?

II

« La vie est indivisible : elle est toute dans chaque homme » disent les Languedociens ; mais un homme n'en est que le frisson et la lueur comme s'il était dans son tres-saillement, ce qu'est le monde dans sa plénitude.

Celui qui est ambitieux de sentir l'être peser en lui édifie sa conscience dans son amour, il aspire ainsi à être tout dans l'univers dont il était le spectre.

Celle qu'il aime est si jolie que les oiseaux la suivent. Elle rougit sous le regard, pâlit quand on la touche. Elle ressemble à un enfant jouant dans un orage ; mais sa voix a la fraîcheur des feuilles de mûrier.

L'amant guette son retour : avec une minute il attend l'autre, livré à l'illusion charmante que le temps grandit dans

son cœur, et qu'elle sera comme une flamme pour le consumer. Elle est l'oubli du temps et de l'oubli.

De chaque événement, la présence de l'amie tire un présage qui parle de sa merci, la refuse, la promet. L'air, entre son visage et les yeux qui l'aiment, immatérilise les bois et les champs. Quand il fait jour dans son cœur, les sentiments d'un homme sont la lumière de ce qui a été mis au monde avec lui. Sa vie produit alors les circonstances dont elle avait été jusque là le produit.

Comme un rêve, en lui donnant ce dont il a soif, entre-tient le sommeil, la femme qui désaltère son regard fait battre son cœur au sein de tout ce qui existe. Par la présence de celle qu'il aime, la vie de chaque jour lui vient de l'avenir ; et le passé qu'elle lui prête dépasse sa mémoire.

Elle n'est pas l'objet de l'amour, elle en est la faveur. C'est dans un monde idéalisé par son passage que l'amant a vu grandir sa beauté. Le sentiment passionné qui mûrissait en lui sa venue avait-il son firmament dans l'univers où elle était réelle ?

Notre vie n'est pas dans le recensement des faits que nous avons vécus ; pas plus que le regard d'un homme n'est l'addition des choses qu'il a regardées. La femme qui nous vient de l'avenir nous apprend notre histoire, comme les rayons bas d'un astre naissant éclairent les couches secrètes d'une eau endormie. Grâce à elle, notre vie s'est développée dans notre amour de la vie. Notre subjectivité en s'extériorisant, a extériorisé celle du monde. Les limites intérieures de la personne sont-elles si illusoirs ?

Des phrases, sans doute, mais que ne peut désavouer l'amour heureux, car elles seront sa conscience quand il ne séparera plus le rêvé du vécu et que, parvenu au comble du bonheur, il aura besoin de toute la raison pour croire à la vie. Le visage qui est à la ressemblance d'une âme brille ailleurs que dans le jour, ailleurs que dans l'imagination, il apparaît dans un monde réel dont il recule les bornes. L'objet que l'on aime est dans ce monde et il n'y est pas, comme l'étoile que l'on voit briller, que l'on ne voit pas.

L'union de l'âme et du corps qui est une fatalité du temps et de l'espace s'opère au sein du temps et de l'espace par l'apparition merveilleuse d'un corps qui les transcende et semble les engendrer. Cette présence qui est le fruit de l'âme, fait du

corps son fruit et l'oblige à douter de lui-même. Des aventures d'un homme elle fait la providence et le salut de sa pensée. Elle invite l'âme à peser avec elle les conditions de sa propre existence. On dirait que la réalité de l'objet aimé éclaire la divinité de l'espace.

Dans les endroits les plus pétrifiés du Languedoc noir, on rencontre encore des ermites très purs qui savent l'équation solaire de l'union des corps. Ils soutiennent que le Bonheur éveille notre pensée loin de celui que nous sommes. Malheureusement leurs paroles de vérité ressemblent à ces souveraines qui ont des yeux trop beaux pour avoir l'air amoureuses. La poésie et la beauté lèvent un énorme impôt sur les mots que l'on n'entend que dans un rêve. Hélas ! tout ce qui est vrai de notre cœur n'exerce d'ascendant que sur notre imagination.

Comme les paysans de M. Chardonne, les laboureurs languedociens annotent Platon, mais ils se souviennent de cet auteur dans leur patois et cette langue de colère est passée comme un orage sur les thèses originales du Banquet.

Tout en accordant à la créature qu'elle a été séparée de l'androgynie primitif, ils lui retirent l'espoir de retrouver ici-bas l'épave de sa personne divine. Nos sœurs de misère seraient les effigies et non la chair de ce que nous avons perdu. La rage divine, s'exerçant sur l'amour et non sur le désir, aurait partagé le couple lui-même dont la moitié la plus noble dormirait maintenant dans les profondeurs minérales et enfanterait la nature où toute étreinte humaine a son éclair. Ainsi, toute séparation ne serait qu'apparence dans un monde qui est le contenu de ce que nous sommes.

De la transparence primitive dont notre être nourrit le regret, il ne subsiste que l'éclat dans le regard de l'homme et dans sa nudité, le poids dans ses larmes. Comme l'aubépine et comme le rocher, l'homme est au nombre des choses que la terre enfante et que le jour éclot. Il est, par la matière tout ce qu'il est par le ciel.

L'homme n'est dans son corps que l'image de ce qu'il est dans son essence. Ce qui lui manque n'est pas au monde, il ne le connaît qu'en effigie comme si l'écorce terrestre avait dû en absorber la substance pour en produire la vision. Foulant aux pieds le plus pur de lui-même, il ne sait que s'en inspirer et en poursuivre le fantôme dans une nostalgie sœur de la sienne. Les amants s'unissent ou croient s'unir sur les profondeurs

maternelles de leur être divin. Ils voient pour ce qui ne voit pas : leur regard est un miroir dont la transparence est dans leur esprit qui les fiance et le tain dans la matière qui les unit.

On ne peut pas se représenter un androgyne parce que sa forme n'a jamais coïncidé avec ses limites extérieures, mais avec ses limites intérieures. Comme le regard de l'homme, il avait sa beauté au-dedans de lui. Pour apparaître en deux personnes, il s'est effondré derrière son âme, étalant sa pureté dans ses limites. Ainsi, une église ouverte par un obus cache et contient des ruines derrière les peintures du sanctuaire. La femme est au secret dans la nudité de ce qui fut son âme ; et toute l'étendue de la création sépare désormais sa forme et son éclat, lequel brille dans ses yeux comme l'acier dans la garde d'une épée. Sa forme est la lumière de son regard, pareille à une arme qui éblouit celui qu'elle va frapper.

La chute expulse les formes de leur unité en les chargeant d'un contenu matériel. En même temps, elle exile cette unité et lui donne la matière pour contenu. Sur la terre nue elle abandonne la nudité de l'homme et celle de la femme.

L'homme et la femme sont séparés par l'épaisseur de l'univers. L'androgyne primitif ne s'est point dédoublé en homme et femme sans prendre aux pièges du multiple la totalité même du cosmos.

Ainsi les amants sont-ils sur la terre ce qu'ils sont dans leur amour : des êtres ailés qui auraient tout le ciel pour s'unir, leurs ailes pour les séparer.

Liée au sol par son ombre, dont elle est l'éclair, la femme vient des ténèbres à qui elle tient par tant d'obscures lueurs sur elle semées. Son regard attire l'homme dans un cercle dont il a touché sur sa chair, comme le reflet d'une étoile, l'éloignement et l'éclat.

Il ne faut que la pointe d'un rayon pour incendier la gerbe ensoleillée où veillaient les flammes. Ainsi, un œil touché d'une lueur humaine, en épanouit l'éclat dans le corps entier. L'homme qui voit une femme illumine son sang de cette vision et son être de chair se ferme sur elle comme une main (1). La lumière est dans la forme comme un prodige de

(1) « Vous ne respirez qu'autant que je vous aime ». Roxane a Bajazet (Racine).

la vue : on dirait une source recevant sa fraîcheur de ce qu'elle désaltère.

La chair de celle qu'il aime est la nudité de ses propres yeux. A peine sur elle son œil s'est-il fait vision qu'il forme dans ses muscles la pensée et le poids de son corps. L'amant se lie à l'amante comme une statue à son ombre. Sous l'action d'un astre souterrain, chacun des deux est tombé au pouvoir d'un spectre qui attendait l'autre en lui.

La chair des amants est le soleil de ce qui n'a pas de ciel. Leurs baisers illuminent les sources qui ne voient pas le jour. Dans leurs caresses, les arborescences souterraines frémissent, comme au souffle du large. Ce qui rapproche leurs corps n'atteint jamais ses limites.

Si la terre porte des fleurs, l'âme rouge de la terre ouvre à l'intérieur de notre chair ses lys ténébreux. L'âme d'un homme est le spectre minéral de l'être qu'il n'est pas. Son corps est un arbre qui porte le vertige terrestre dans le poids de ses fruits.

Les amants s'unissent, c'est un rêve et ce n'est pas le leur.

Aussitôt que des amants sont séparés le poids de leur chair les attire l'un vers l'autre. Mais comment la vie dans les limites de leurs corps serait-elle la vie ? Elle n'est dans leur amour que promesse, elle les chasse devant elle en devenant réelle, ne les unit qu'en les détournant du peu qu'ils sont. Par contre, la séparation des amants déchirera leur être physique, mais elle les confondra à l'être dont ils sont l'image et dont l'espace est la vision. L'absence est un amour qui a trouvé Dieu.

Ainsi l'homme opposera-t-il les certitudes les plus glacées à la nostalgie de la chair qui pleurerait avec lui son exil, mais ne pleurerait alors que sur elle lamentant son malheur, non sa malédiction. La vérité est au delà de tout ce que nous pouvons sentir, elle se reconnaît à ce qu'elle ne nous rappelle rien et nous trouve froids et étonnés, ou, comme devant la mort, hostiles. Elle parle la langue de quelqu'un qu'il nous faut devenir.

Il n'importe pas à l'homme de s'adapter au présent, mais de se préparer à un bonheur dont la vie n'est que le moyen et, au prix de certains sacrifices, la préfiguration. La poésie de l'homme d'oc est une poésie d'ailes brisées.

L'amant ne serait pas l'amant si son amour était un accident de sa personne, non sa vérité.

III

L'amour n'était que l'instrument du rachat. Quand la grâce est faite à l'homme de se posséder dans ce qu'il n'est pas, son corps se ferme comme en rêve sur un bonheur d'avant la vie. Il voit dans le réel l'image et le sourire du jour dont son amour est la vérité et la constance. Sa conscience illumine ce qui l'éclaire. Il est enveloppé dans une panique dont sa pensée est seule à savoir l'affranchir, *une pensée couronnée, maîtresse d'elle-même, et dont les instants sont la mesure, non la langue et le fardeau.*

La raison ayant perdu l'homme, il faut sauver la raison.

Le bonheur a éveillé la pensée, et celle-ci dit à l'amant heureux qu'il n'est pas d'avant, qu'il n'est pas d'après. Son amour est la haute mer de la vie quotidienne et n'enchantent ses yeux qu'en le soulevant sur un passé imaginaire dont le visage aimé est la prédiction et la récompense : celle dont il s'est épris a éveillé des révélations dans sa mémoire comme si elle l'enrichissait d'un passé qu'il n'eût traversé qu'endormi.

La vie avait donc toute la profondeur de l'être et notre expérience n'en était que le chatolement ? L'être était dans l'individu comme le génie humain dans une parole. *Faut-il croire qu'un homme est tout; moins ce qu'il croit être ?*

La créature, dans son principe, ne se distinguait pas de l'être qui était en elle comme le feu dans la lueur. Accomplis l'un comme l'autre dans une totalité qui ne s'accommodait d'aucune limite et qui ne pouvait pas plus diminuer que s'accroître. Cet être absolu ne devait perdre de son intégrité qu'en s'ajoutant quelque chose. Sa faute a été de revendiquer ce qui ne lui était pas essentiel. Et même, il suffisait qu'il se prêtât une qualité pour tomber dans une erreur mortelle. Celui qui s'est donné l'être et qui, le premier a dit : Je suis ceci, a créé la forme privative de l'unité. Il s'est perdu aussi sûrement que l'individu enfermé dans la possession de ses biens et qui ne voit plus dans son semblable qu'une image de ses besoins.

Le monde est avant tout séparation. Tout y est un par la pensée, divers par l'être. De plus, il est au pouvoir d'un homme d'exercer une action sur ce qui est spirituellement très éloigné de lui. Or, il ne saurait agir physiquement sans engager l'esprit dans l'action. On ne possède un objet qu'en partageant son sort et presque en prenant sa place, comme si ce que le désir

avait idéalisé arrachait un homme à lui-même et l'alourdissait par réciprocité de sa réalité matérielle.

Le chemin de la perdition est donc libre. La situation de l'homme au milieu des objets de son désir serait désespérée s'il n'avait pas la faculté *divine* de créer de l'éloignement, et de se porter au large de ses actions en les pensant ; peut-être en les nommant. La devise de l'artiste d'oc est : *Se détacher sans s'appauvrir !* (1)

Remarquons que le langage a déshonoré les mots qui détaillent le corps féminin, comme si c'était un crime d'aimer en eux des nourritures et qu'on y déchiffrât les réparties blasphématoires de la vie physique au battement d'ailes du pur amour qui veut la vie entière dans tout le corps. Quand l'espace se change en une boue pour monter vers nous, nous avons toute la virginité de l'espace où le fuir.

On dirait que l'étendue est le soleil de la matière (2). La dureté des choses nous heurte avec le spectre de la chute, elle éveille en nous le fantôme de la hauteur. L'étendue et la durée se penchent dans la voix des hommes sur la profondeur physique où ils se sont abîmés. Il y a des oiseaux qui se lancent dans le ciel, ceux qui ont les ailes les plus grandes ne se posent que sur la marge des abîmes et c'est en tombant qu'ils s'élèvent.

Le mal, c'est l'instant et qu'il foudroie la vie. La guérison, c'est la vie, à la condition qu'elle soit comme un instant dans le cœur d'un homme fidèle à lui-même. Il faut que l'homme de chair s'arrache au discontinu où son moi était roi et qu'il lui substitue cet homme d'une vie dont il était le frère de cendres (3).

L'homme qui a reconnu son idéal dans un être vaincrait la tentation de le posséder ? L'amour n'est donc pas la liberté, puisqu'il se laisse, si facilement, retirer ses droits à l'inconséquence, et, au nom du Bonheur humain, applique à ce monde la leçon de l'éternité.

La science d'assujettir les lois de l'amour à la nécessité du salut est de révélation divine. L'instant n'a transcendé le temps qu'en s'inspirant d'un Absolu, non pas l'Absolu dont l'idée nous retranchait de la vie matérielle, mais un Absolu matériel,

(1) L'art majeur est celui qui introduit le lecteur dans l'activité créatrice de l'artiste, lui donne l'illusion qu'il écrit lui-même. Créer, « c'est prêter aux hommes des paroles pour des pensées qu'on leur inspire », les dépouiller d'eux-mêmes sans les appauvrir.

(2) Je me permets d'opposer cette assertion à la formule de Leibnitz : « L'étendue est l'abstraction de l'étendu ».

(3) Nous avons dit plus haut que l'espace sensible était purement virtuel : il est le lieu du salut comme dans les étendues liquides la densité écrasante en un sens, salutaire en un autre, selon qu'elle engloutit les objets ou les renvoie au jour.

qui nous attendait dans la chute comme si notre erreur allait inaugurer son salut. Détourné du Dieu sauveur, l'homme tombe au pouvoir d'un Dieu prisonnier qu'il va aider à se délier. Il ne s'était pas sauvé de la matière, il lui restait à la sauver avec lui. (1).

Prisonnier de la liberté humaine, ce Dieu, trouvant dans celle-ci le labyrinthe de son évasion, sans doute était-il le génie qui ouvrait entre les amants les portes du songe et idéalisait le lieu où ils n'étaient ensemble qu'une image de leur vie souterraine. On ne sait d'où venu, le songe même régnant sur leurs regards.

L'homme sentait bien que son être était plus grand que lui ; mais cette assurance était ébranlée par la tentation de se penser lui-même. Parce que cet homme a approfondi dans une autre la faveur d'être lui, la totalité de l'être a trouvé en lui, et dans sa raison, l'arbitre de sa plénitude. Ce n'est pas la même pensée qui s'exerce dans l'angoisse solitaire ou qui est la poésie d'une passion heureuse. Les amants, en extériorisant leur subjectivité ont extériorisé celle du monde. Il n'y a en vérité qu'une âme pour l'amour de l'homme et pour celui de son amie, elle est *la conscience d'un Tiers amour* qui est un Dieu en trois personnes : le temps, les causes, l'espace, lesquels ne sont plus des obstacles entre les amants, mais l'ombrage et la prière de leur amour, comme si la matière avait fondu toute raison à la flamme de ses lois.

Nous l'avions dit : l'être est le gisement véritable de l'inconscient, non l'individu. Ce qui les tenait éloignés a promis leur amour à la vie et restitué celle-ci à l'Absolu.

La vie unit les amants par ce qui leur est essentiel ; les dépouillant de leurs intérêts immédiats, les lois d'amour sont des lois de vie. En elles le temps est chanson et l'espace beauté, les causes pensent. Les événements dont l'homme ne pouvait dévier le cours échangent leur contenu contre une valeur symbolique.

Le Temps et l'Espace étaient la perte de l'homme, ils sont son salut. Ils sont le Dieu tombé et, dans l'amour, les ailes que le ciel lui a données. L'étendue est la forme surnaturelle de la matière. Perçue par l'esprit, elle est la Beauté même.

Autour d'un être aimé, la durée et l'étendue deviennent objets, éveillent en eux la subjectivité de la nature où l'homme n'avait pénétré qu'endormi. Limites d'une œuvre ou d'une action, ils livrent à l'homme leur saveur, se font proportion. Ils ne sont plus les gages de l'existence, mais les ouvriers de sa

(1) C'est dans les traits d'une femme que le jour est l'image d'une vocation et non un symbole de la durée.

rédemption, comme le Bien, comme le Mal. Ils ont une forme, dressent la Beauté à l'horizon de la vie comme un Dieu aveugle que l'homme doit prendre par la main.

Il y a donc une pensée rédemptrice qui ajoute à l'objet son aire de séparation, ranime ainsi dans la chute l'image de la création. L'homme qui sait introduire dans l'équation morale la valeur concrète de l'éloignement (1) contribue à sortir la conscience du chaos. Il lui donne une voix qui est poésie, la langue naturelle de ce que nous sommes sans le savoir.

La conscience a renversé le temple qu'elle élevait à sa solitude. Ressuscitant la légende dans l'expérience, elle a d'abord intégré la totalité de l'être au présent. Mais l'homme n'embrassait la totalité de l'être que dans la vanité de son effort pour s'embrasser lui-même. Il se serait senti devenir Dieu plutôt que de se saisir. *C'est que le moi est le ressort de la chute, son trait d'union avec elle-même. Il faut franchir le moi, aller plus loin que la Beauté, chercher dans le Bonheur, l'aube d'une autre pensée.*

Tant qu'il se trouvait prisonnier du temps, de l'espace et des causes, le moi n'était que le témoin de son être et il devait se multiplier pour se saisir. Il se heurtait à toutes les formes de l'immensité, anxieux d'être tout dans des mondes qui ne se laissaient par rien envahir et où il n'entraît qu'en pensée, comme un affamé cognant aux portes des églises. Partout convaincu de sa nullité, puisqu'il recevait sa vie au lieu de la donner ; et ne se connaissait qu'à l'épreuve, sans cesse en peine d'un monde où le moi ne fût plus, *somme*, mais puissance. Enfin, libérant le temps, l'espace et les causes, le moi leur donnait une forme et planait avec eux sur le monde, en faisant de sa vie entière *l'asile de leur principe spirituel.*

Ce moi n'était plus l'être, mais vocation. Le moi est dans le monde comme le vœu de sa subjectivité.

Ce moi qui se dérobe à son espèce temporelle n'est autre que l'être dans sa responsabilité et qui, justement, aura dû inventer le moi pour se saisir. Le moi ne produit pas la conscience morale, il en est le produit.

(1) Emile Novis nous en donnait ainsi la confirmation : « L'éloignement, comme équivalent sensible du respect, de la reconnaissance de choses autres que moi et non moins réelles; opposé au désir — le désir, la tendance à approprier, enveloppe en moi tout ce que je vois, abolit l'espace. Pas d'espace entre moi et ce que je vais manger. Le sentiment de l'éloignement me vient en contemplant quelque chose que je refuse de changer même en imagination, de désirer changer (une cathédrale, une belle statue), c'est-à-dire le beau. Ainsi je sors de moi et du même coup l'univers entier m'est donné. »

La conscience morale est avant le moi ; elle est la subjectivité du monde. Dans le rêve poursuivi par l'univers, le moi brille faiblement comme la lueur fragile d'une vocation, on ne peut lui ôter ses raisons d'être sans le faire renaître sous le même aspect. *Le moi est une vision de la conscience morale, le signe au moyen duquel elle saisit dans son unité ce qu'elle ne peut connaître dans sa profondeur. Nous l'avions dit : Ni le Bien, ni le Mal ne sont le produit de la conscience, celle-ci est le produit de leur antagonisme.*

Ainsi la conscience a précédé l'individu comme le feu est avant la flamme ; et il est plus grand par elle que dans le lambeau de vie arraché à la création. Son devoir est de saisir son être dans l'étendue de la conscience morale et non dans les détours de la conscience psychologique. *L'homme répond de tout ce qu'il n'est pas avant d'être le peu qu'il est. C'est sa grandeur et son désespoir de se sentir, au delà de toute notion, responsable de son propre souffle.*

Moi toujours prochain et qu'il s'agit de créer, non de sauver. Il n'y a pas un moi, d'une part fixé, et, d'autre part conçue, une double voie où l'engager dans la perdition ou dans le salut ; mais un moi toujours prochain dont l'avènement sera salut ou perdition.

Singulier enseignement que n'accrédite nulle preuve. La vérité est précisément ce qui se passe de preuves, se rendant inoubliable naturellement.

L'homme d'oc n'achève que par un effort d'invention de devenir une personne. Il ne pense pas son moi, il l'imagine. Il se voit, il se contemple. La révélation de son être est une connaissance à qui l'amour a donné des ailes, les ailes d'un oiseau de nuit. Car la femme était tout dans l'homme qui ne voyait en elle que lui-même.

Le goût de se voir, partant de se louer, a attiré bien des épigrammes à l'homme d'oc ; mais ce n'est pas une tendance si méprisable, du moment que la raison l'accepte et la fait accepter à l'ambition du bien. Entièrement exclusive du goût de s'analyser, elle implique une certaine incrédulité à l'endroit du personnage que l'on fait ; et, en tous cas, lui retire la valeur absolue que la pensée accordait trop libéralement au moi spéculatif, fils de la raison. Le moi de l'homme d'oc est fils de la lumière ; et, comme il n'est qu'une image, il est toujours un peu plus près de l'Être que de ce qu'il est : Don Quichotte ? Si l'on veut. On peut bien croire à tout quand on ne croit qu'à moitié à soi-même. On n'est pas quelqu'un, on est une vision, la promesse d'une histoire ou d'un conte, la chance d'un drame

moral. Dans le monde où nous sommes, l'homme se définit moins par ce qu'il est que par ce qu'il souhaite devenir et par les moyens qu'il envisage dans ce but.

L'univers aurait créé le moi de l'homme afin de se connaître. Et celui-ci s'efforcerait de situer Dieu afin de se former une pensée. L'homme est plus grand dans sa conscience que dans son être, comme si son âme était dans un monde dont il ne conçût qu'à grand'peine l'immensité. La solitude, l'étendue, sont ses dieux. Pour lui, l'espace est surnaturel et créer, c'est peindre, décrire ou penser l'espace.

Le moi est le produit des circonstances que nous pouvons modifier, une ligne d'horizon qu'il faut voir avec les yeux d'un oiseau ; chacun a le devoir de former son être dans sa conscience morale non dans sa conscience psychologique ; aider ainsi le monde à se manifester dans un personnage à sa taille : ou le héros, ou l'espèce, ou l'homme représentatif. *Il faut que la pensée de l'individu mérite d'être le génie du monde.*

Dans cet univers où l'éloignement se mesure par rapport au spirituel, l'individu a une capacité illimitée de représentation. Car, au lieu d'être *un fragment du tout il est le tout, un peu*. Toujours dressé à l'horizon de la lumière, tenté toutefois de juger de sa taille par rapport à des organismes situés dans un autre espace que lui ; renseigné par sa raison sur sa hauteur véritable. *L'homme n'a pas dans sa chair la taille qu'il a dans sa personne, ni même celle qu'il atteint, à son insu, dans son corps*. Il peut être réellement un géant, sous les apparences d'un nain. Et sa stature véritable ne s'évalue que par rapport à ce qu'il crée ou ce qu'il détruit.

Joé BOUSQUET.

Mars 1941..